



REVUE DE PRESSE

Articles critiques en santé mentale Juin 2010

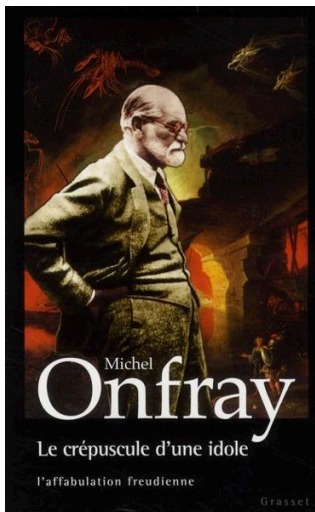
Les articles reproduits dans cette revue de presse sont
disponibles sur le site Internet de :



et



**Robert Théoret
Juin 2010**



Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne

Auteur: **Michel Onfray**

Editeur: **Grasset**

Extrait en avant-première

Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne

Par Michel Onfray, publié le 09/03/2010 à 08:00 - mis à jour le 09/03/2010 à 10:29

Après Dieu, Michel Onfray déboulonne Freud, le freudisme et les freudiens. Les griefs qu'il récapitule en tête de sa conclusion (voir l'extrait ci-dessous) sont de trois ordres. Le premier est biographique : Freud aurait eu un comportement malhonnête. En deuxième lieu, sa thérapie n'a pas fait ses preuves. Progressiste ou révolutionnaire, Freud ? En aucun cas, objecte Michel Onfray, qui tient à le mettre également en cause sous l'angle politique. C'était un fieffé conservateur, gardien des bonnes moeurs et partisan de régimes autoritaires.

Au terme de cette analyse, une question s'impose : si Freud fut bien cet affabulateur accablé par un lourd dossier ; s'il a bien été un philosophe qui a détesté la philosophie pour mieux déployer sa pensée dans le seul cadre philosophique ; s'il a très tôt détesté les biographes parce qu'il savait que cette engeance ferait un jour l'histoire de ce qu'il s'est évertué, lui et ses amis, à présenter sous le signe de la légende ; si son odyssée fut celle d'un "aventurier", selon sa propre confiance, prêt à tout pour obtenir ce qu'il revendique obsessionnellement comme un droit : la célébrité et la richesse, la gloire et la réputation planétaire ; si sa revendication d'être un scientifique légitimé par la clinique cache la proposition subjective, personnelle et autobiographique d'une psychologie littéraire ; si sa grande passion fut l'inceste et qu'il a étendu son fantasme à l'univers entier pour en supporter plus facilement l'augure ; s'il a effacé les preuves du capharnaüm théorique et clinique de son trajet pour présenter sa découverte sous forme d'un continuum scientifique linéaire procédant de son seul génie ; si ses entreprises d'écritures autobiographiques, notamment *l'Autoprésentation et Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, fabriquent cette version féérique d'un homme génial découvrant tout seul le continent vierge de l'inconscient ; si la clinique freudienne fut une cour des miracles pendant des années, y compris celles du divan ; si le psychanalyste a sciemment falsifié les résultats cliniques afin de dissimuler les échecs de son dispositif analytique ; si le divan soigne dans la stricte mesure de l'effet placebo ; si l'épistémologie de Freud procède de la seule affirmation performative ; s'il a recyclé le vieux dualisme de la philosophie occidentale en opposant le corps et l'âme sous forme de plasma germinal physiologique et d'inconscient psychique, et ce afin de négliger le premier pour mieux célébrer le second ; si Freud a magnifié la causalité magique, notamment par un usage des facilités symboliques, au détriment de toute raison raisonnable et raisonnée ; si l'aventure viennoise se contente d'incarner, dans son temps, et selon les tropismes du moment, la vieille logique chamanique des sorciers, des mages, des guérisseurs et des exorcistes ; si le pessimisme de Freud lui fait tourner le dos à la philosophie des Lumières et l'installe du côté de ce qu'au XVIII^e siècle on appelait les Antiphilosophes ; si, de ce fait, on retrouve Freud soutenant le césarisme autoritaire de Dollfuss ou de Mussolini ; si l'on découvre dans son oeuvre matière ontologique à une phallocratie misogyne et

homophobe et non à une pensée de la libération sexuelle - alors : *comment expliquer le succès de Freud, du freudisme et de la psychanalyse pendant un siècle ?*

-30-

La chronique de François Busnel

Ci-gît Sigmund

Par François Busnel, publié le 22/04/2010 à 08:00

Il se pourrait bien que la légende freudienne ait quelque mal à se relever de la charge que lui porte Michel Onfray. D'une plume dénuée de vitriol et plus taquine que dans son précédent réquisitoire (le désormais célèbre *Traité d'athéologie*), Onfray se livre à ce qu'il nomme une "psychobiographie" de Sigmund Freud. Le résultat est passionnant. Et accablant.

Le freudisme est une religion. Ses grands prêtres observent à la lettre ce dogme édicté par le maître : ne jamais questionner la vie dudit maître. Onfray, qui rend d'abord hommage à Freud (ses écrits sur la sexualité l'ont sauvé d'une adolescence que gangrenaient les années passées dans un orphelinat catholique) et note que "Freud est un philosophe, ce qui n'est pas rien", passe outre. Que nous apprend cette enquête biographique, étayée par de nombreux documents et une correspondance longtemps tenue secrète par les freudiens ? Que Freud a beaucoup lu, peu cité, rarement pratiqué l'hommage, souvent préféré le dénigrement, brûlé ses journaux intimes et détruit sa correspondance (dont celle, terrible pour lui, avec Wilhelm Fliess, ami devenu ennemi). Obsédé par la célébrité à laquelle il aspire, il pratique le déni et la mauvaise foi (dans le cas d'Emma Eckstein) quand ce n'est pas le mensonge (les cas de *Cinq Psychanalyses*, qui, contrairement à ses affirmations, ne furent jamais guéris, sont éloquentes). Cocaïnomane dépressif, thérapeute polymorphe, Freud a volontiers recours à l'insulte et use d'abondance d'une agressivité teintée de mépris. Il sculpte sa propre statue. "La consigne ontologique demeure la suivante : Freud découvre tout à partir de son seul génie, il dispose de la grâce, rien ni personne ne saurait l'influencer." Michel Onfray démonte ce système. Textes à l'appui, il montre que, si la psychanalyse s'applique sans doute à Freud et à ses névroses, elle ne saurait prétendre à l'universalité. Freud a donc pris son cas... pour une généralité. Il a proposé, au passage, une vision du monde. "La plus fermée, la plus verrouillée, la plus totalisante, la plus unitaire, la plus globale." Délaissant les cartes postales du freudisme, Onfray se livre à la déconstruction d'un système. Entreprise salutaire pour quiconque estime qu'une pensée ne vaut pas grand-chose si elle n'est pas conforme aux options existentielles de son auteur.

-30-

"La psychanalyse heurte la culture du moment"

Par Gilbert Charles, publié le 26/04/2010 à 10:00

La bataille fait rage dans le monde des psys après la publication du dernier livre de Michel Onfray, brillant brûlot contre Freud. Le psychanalyste Roland Gori réplique en dénonçant une vision réductrice de la santé mentale.



Sigmund Freud était un mégalomane lubrique qui couchait avec sa belle-soeur. Il n'y a que la gloire et la richesse qui l'intéressaient. Sa théorie de l'inconscient n'est pas une science et ne soigne que par effet placebo. Cinq ans après la parution controversée du *Livre noir de la psychanalyse* (les Arènes), qui tirait à boulets rouges sur la théorie de l'inconscient et sur son inventeur, le philosophe Michel Onfray s'emploie, lui aussi, à saper la figure du fameux médecin viennois dans son dernier livre, *Le Crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne* (Grasset). Pourquoi un tel acharnement ?

Ces attaques sont-elles justifiées ? Politique et engagé, le psychanalyste Roland Gori, professeur de psychopathologie à l'université d'Aix-Marseille, apporte un contrepoint original à la polémique.

"Si la psychanalyse est une imposture, comment expliquer le succès de Freud et du freudisme depuis un siècle ?", demande Michel Onfray. Pouvez-vous lui apporter une réponse ?

Les critiques contre Freud, sa vie personnelle, les supposées impostures de sa théorie n'ont jamais cessé depuis un siècle. A quelques variations près, ce sont toujours les mêmes, que l'on peut résumer en une phrase : ce qui était nouveau dans son oeuvre n'est pas vrai, et ce qui est vrai n'est pas nouveau. J'ai retrouvé un livre, *Freud a menti*, paru en 1968, d'un certain Jean Gautier, médecin admirateur de l'eugéniste Alexis Carrel. Ce texte exposait les mêmes arguments que ceux développés dans *Le Livre noir* et le brûlot d'Onfray, mais il est passé à l'époque pratiquement inaperçu.

Contrairement à votre auteur oublié, les contempteurs actuels de Freud, eux, rencontrent un écho dans l'opinion...

Parce que les valeurs que porte la psychanalyse viennent heurter celles diffusées par la culture du moment, marquée par une transformation profonde de la conception de l'homme et de la maladie mentale. *Le Livre noir* était une sorte de pot-pourri d'auteurs favorables aux thérapies comportementalistes, qui essayaient d'exorciser le pouvoir de la psychanalyse dans la culture et dans la formation universitaire des psychiatres et des psychologues. Il s'agissait pour eux d'accroître leur part de marché. Pour Onfray, il s'agit de déboulonner la statue de Freud, de biffer un des noms des pères de la culture européenne. Je crois que ces attaques s'inscrivent dans une société qui ne veut plus entendre parler de l'"homme tragique", l'individu en prise avec son angoisse, sa culpabilité, ses désirs, ses conflits. Les critiques à l'encontre de la psychanalyse surfent sur cette vague de fond idéologique qui privilégie les comportements sur l'histoire du sujet, et sur l'intériorité.

L'exécution symbolique du père de la psychanalyse ne serait qu'un symptôme ?

La médecine, la psychiatrie, la psychologie ne sont pas seulement des savoirs, mais aussi des pratiques sociales, qui participent au gouvernement des individus et des populations. La psychanalyse, comme une certaine psychiatrie humaniste, estime qu'il faut tenir compte de l'affect, du relationnel, de la personnalité. Pendant très longtemps, cette culture du souci de soi était en accord avec certains présupposés du capitalisme traditionnel

"humaniste", qui a régné pendant une bonne partie du XXe siècle, jusqu'aux années 1980. Opposé au taylorisme, celui-ci considérait que l'épanouissement personnel et psychique de l'individu participait à l'amélioration de la productivité. Aujourd'hui, cet aspect humain est balayé : on ne parie plus sur le sujet, mais sur ses actes. Tous les rouages de l'économie libérale reposent sur l'idée que le comportement humain est rationnel et qu'il est possible de prédire les actions des individus en fonction des intérêts qu'ils y trouvent. L'humain est devenu un simple segment technique de la production. L'Etat mandate les professionnels - psychologues, psychiatres, mais aussi enseignants, juges, policiers et journalistes - pour amener les individus et les populations à intérioriser ces valeurs néolibérales.

Les progrès fulgurants réalisés ces dernières années par les neurosciences, la génétique et la biologie ne rendent-ils pas la psychanalyse obsolète ?

On la réfute aujourd'hui parce qu'elle s'opposerait aux forces du progrès, mais c'est oublier qu'elle s'est inscrite au départ dans un projet scientifique. Contrairement à une idée répandue, même chez certains psychanalystes, Freud n'a pas construit sa théorie à contre-courant de la science et des valeurs de son époque. A la fin du XIXe siècle, la pensée rationaliste domine : on découvre la localisation des aires cérébrales et les agents infectieux ; la médecine expérimentale est à son apogée avec Pasteur et Claude Bernard, les savants caressent l'idée qu'il est possible d'administrer techniquement et scientifiquement le vivant. C'est un médecin, lui-même adepte d'un positivisme pur et dur, tourné vers la neurologie et les sciences naturelles, qui découvre que la raison est minée de l'intérieur par des forces obscures, par l'inconscient et les affects. Et que la prétention à gouverner l'humain par la rationalité conduit à une impasse. Il conçoit une méthode où le savoir n'est plus seulement détenu par l'expert : c'est le malade lui-même qui possède un savoir que le thérapeute va aider à déchiffrer. La psychanalyse fait partie de cet héritage qui pose que l'humanité de l'homme n'est pas située uniquement dans la raison.

Selon vous, cette conception n'est pas seulement mise à mal par l'économie libérale : elle se retrouverait aussi en porte à faux par rapport à une nouvelle conception de la santé mentale...

En effet. La psychiatrie comportementaliste et biologique ne s'intéresse plus à la souffrance du sujet, elle repère les anomalies de comportement. La question n'est plus de savoir ce qui a pu pousser quelqu'un à sombrer dans l'obsession, la dépression, la folie, mais "comment on peut supprimer le symptôme le plus rapidement possible". Les pathologies ne se définissent plus par la souffrance du patient, mais comme des dysfonctionnements neurocognitifs entraînant une altération des comportements. Le discours psychanalytique dérange, parce qu'il s'oppose à ce formatage comportemental et aux valeurs dominantes d'une société où tout doit être prévisible, programmé, dirigé. Tout comme sa pratique, qui s'inscrit dans la longue durée, entre en contradiction avec la culture de l'instant et du profit à court terme. Les attaques dont la psychanalyse fait l'objet une fois de plus montrent qu'elle est plus vivante, plus actuelle et plus nécessaire que jamais pour résister à cette société du spectacle et de la marchandise.

A lire : *Un Monde sans fous ?*, de Philippe Borel (Champ social éditions).

Michel Onfray répond aux critiques

Par Michel Onfray, publié le 26/04/2010 à 11:00

L'auteur du *Crépuscule d'une idole*, brulôt contre Freud, répond [aux critiques de Roland Gori](#) à propos de ce dernier ouvrage.

1. L'argument consistant à dire que les critiques contre Freud ne sont pas neuves et qu'elles ont trente ans ne tient pas : d'une part, parce que ces critiques sont contemporaines de Freud ; d'autre part, parce qu'une vérité historique une fois établie constitue une certitude indépassable que les défenseurs de l'Histoire contre la légende sont contraints de ressasser face à ceux qui affirment toujours que la Terre est au centre du monde... Qui pourrait critiquer et invalider l'héliocentrisme de Copernic avec, pour seul argument, que cela fait cinq siècles qu'on ne cesse de répéter cette théorie ?
2. Le vieil argument selon lequel tout ce qui est neuf n'est pas de Freud, tout ce qui est de lui n'est pas neuf, n'est pas utilisé par moi. Pour ma part, je propose une lecture nietzschéenne de Freud et de la psychanalyse en montrant que cette fausse science est une vraie psychologie littéraire qui repose sur une autobiographie dont Freud extrapole les conclusions à la planète entière. 600 pages en apportent la démonstration.
3. Rapprocher toute critique de Freud avec le nazisme, le fascisme, le révisionnisme, l'extrême droite, l'antisémitisme fait honte à ceux qui soutiennent cette idée : ici, le renvoi à "un certain Jean Gautier, médecin admirateur de l'eugéniste Alexis Carrel", notoirement connu pour avoir été vichyste et défenseur français des chambres à gaz, attire la honte sur ceux qui y recourent encore...
4. L'argument insultant consistant à dire que la quarantaine d'auteurs du *Livre noir de la psychanalyse* défendaient leur boutique de thérapie comportementale et cognitive (TCC) est faux : moins de cinq défendent cette méthode - sur laquelle je ne me suis pas exprimé.
5. Dire que les auteurs du *Livre noir* étaient motivés par les parts de marché est insane : Jacques-Alain Miller, à qui on doit cette imposture sophistique, a publié *L'Antilivre noir de la psychanalyse*, qui réunissait, pour les recycler, les actes d'un colloque de l'Ecole de la cause freudienne intitulé "Forum anti-TCC", organisé le 9 avril 2005. Soit cinq mois avant la parution du *Livre noir*, en septembre de la même année... Il fallait bien, dès lors, que ce livre auquel il s'opposait fût un ramassis de comportementalistes ! Qui protège sa part de marché ?

Onfray et le fantasme antifreudien

Elisabeth Roudinesco / Article paru dans l'édition du 16.04.10

LE MONDE DES LIVRES | 15.04.10 | 11h43 • Mis à jour le 15.04.10 | 11h43

Extraits

Sur l'ouvrage de Freud *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939) :

"Ce livre se propose de tuer le père des juifs, de commettre le parricide des parricides. C'est donc la religion de son père et des ancêtres de son père, la religion de sa mère, de sa femme, donc la religion de ses enfants, si l'on tient pour la judéité transmise par la mère ; c'est cette religion mise à mal par la brutalité du nazisme au pouvoir depuis fin janvier 1933, sans parler de la montée de cette vermine dans la décennie précédente ; c'est donc cette religion et nulle autre que Freud attaque dans le pire des contextes : l'embrasement nazi de l'Europe. Les nazis ont ouvert des camps de concentration, persécutent les juifs transformés en citoyens de seconde zone, puis en sous-hommes constamment tourmentés, brutalisés, maltraités. Ces choses visibles par tous le sont bien sûr par Freud, qui revendique toujours sa judéité mais n'écrit jamais contre Hitler, contre le national-socialisme, contre la barbarie antisémite. (...) C'est donc dans ce contexte européen d'antisémitisme forcené que Freud s'attaque à Moïse !"

Sur Freud et le fascisme :

"Freud n'écrit pas un mot contre Mussolini (...). A l'évidence, en tant que juif, Sigmund Freud ne peut rien sauver du national-socialisme. En revanche, le césarisme autoritaire de Mussolini et l'austro-fascisme de Dollfuss illustrent à merveille les thèses de *Psychologie des masses et analyse du moi* : "l'homme est un animal de horde, être individuel mené par un chef suprême".

Créateur d'une Université populaire à Caen, [Michel Onfray](#) s'est fait connaître pour avoir inventé une "contre-histoire de la philosophie" dont la méthodologie s'appuie sur le principe de la préfiguration : tout est déjà dans tout avant même la survenue d'un événement. Cela lui a permis d'affirmer des choses extravagantes : qu'[Emmanuel Kant](#) était le précurseur d'[Adolf Eichmann](#) - parce que celui-ci se disait kantien (*Le Songe d'Eichmann*, Galilée, 2008) -, que les trois monothéismes (judaïsme, christianisme et islam) étaient des entreprises génocidaires, que l'évangéliste Jean préfigurait Hitler et [Jésus Hiroshima](#), et enfin que les musulmans étaient des fascistes (*Traité d'athéologie*, Grasset, 2005). Fondateurs d'un monothéisme axé sur la pulsion de mort, les juifs seraient donc les premiers responsables de tous les malheurs de l'Occident. A cette entreprise mortifère, M. Onfray oppose une religion hédoniste, solaire et païenne, habitée par la pulsion de vie.

C'est dans la même perspective, dit-il, qu'il a lu en cinq mois l'oeuvre complète de Freud puis rédigé ce *Crépuscule d'une idole*. Truffé d'erreurs, traversé de rumeurs, sans sources bibliographiques, l'ouvrage n'est que la projection des fantasmes de l'auteur sur le personnage de Freud. M. Onfray parle à la première personne pour avancer l'idée que Freud aurait perverti l'Occident en inventant, en 1897, un complot oedipien, c'est-à-dire un récit autobiographique qui ne serait que la traduction de sa propre pathologie. Il fait du théoricien viennois un "faussaire", motivé "par l'argent, la cruauté, l'envie, la haine".

LA FIGURE DU PÈRE

Face à cette figure qui lui sert de repoussoir, et dont il annonce le crépuscule, l'auteur revalorise la destinée des pères, et d'abord du sien propre. Et puisque Freud fut adoré de sa mère, M. Onfray considère que le fondateur de la psychanalyse était un pervers haïssant son père et ayant abusé psychiquement de ses trois filles (Mathilde, Sophie et Anna). L'appartement de Vienne était, selon lui, un lupanar et Freud un Œdipe ne pensant qu'à coucher réellement avec sa mère puis à occire vraiment son père, afin de fabriquer des enfants incestueux pour mieux les violenter. Pendant dix ans, il aurait torturé sa fille Anna tout au long d'une analyse qui aurait duré de 1918 à 1929, et au cours de laquelle, chaque jour, il l'aurait incitée à devenir homosexuelle. La vérité est toute différente : Freud a bien analysé sa fille, mais la cure a duré quatre ans, et quand Anna a commencé à se rendre compte de son attirance pour les femmes, c'est elle qui a choisi son destin et Freud ne l'a pas tyrannisée : il a même fait preuve de tolérance.

Cédant à une rumeur inventée par [Carl Gustav Jung](#), selon laquelle Freud aurait eu une liaison avec [Minna Bernays](#), la soeur de sa femme Martha, M. Onfray en vient à imaginer, à la suite d'historiens américains du courant dit "révisionniste", que celui-ci l'aurait engrossée puis obligée à avorter. Aussi peu soucieux des lois de la chronologie que de celles de la procréation, M. Onfray situe cet événement en 1923. Or, à cette date, Minna était âgée de 58 ans et Freud de 67.

Et Michel Onfray d'ajouter que Freud aurait cédé à la tentation de subir une opération des canaux spermatiques destinée à augmenter sa puissance sexuelle afin de mieux jouir du corps de Minna. La réalité est toute différente : en 1923, Freud, qui vient d'apprendre qu'il est atteint d'un cancer, subit cette opération de ligature (dite de "Steinbach"), classique à l'époque, et dont on pensait qu'elle pouvait prévenir la récurrence des cancers.

Si Freud est un pervers, sa doctrine devient alors le prolongement d'une perversion plus grave encore : elle serait, pour M. Onfray, le "*produit d'une culture décadente fin de siècle qui a proliféré comme une plante vénéneuse*". L'auteur reprend ainsi une thématique connue depuis [Léon Daudet](#) et selon laquelle la psychanalyse serait une science parasitaire, conçue par un cerveau dégénéré et née dans une ville dépravée.

Dans la même veine, il retourne l'accusation de "science juive" prononcée par les nazis contre la psychanalyse pour faire de celle-ci une science raciste : puisque les nazis ont mené à son terme l'accomplissement de la pulsion de mort théorisée par Freud, affirme-t-il, cela signifie que celui-ci serait un admirateur de tous les dictateurs fascistes et racistes. Mais Freud aurait fait pire encore : en publiant, en 1939, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, c'est-à-dire en faisant de Moïse un Egyptien et du meurtre du père un moment originel des sociétés humaines, il aurait assassiné le grand prophète de la Loi et serait donc, par anticipation, le complice de l'extermination de son peuple. Quand on sait que Freud soulignait que la naissance de la démocratie était liée à l'avènement d'une loi sanctionnant le meurtre originel et donc la pulsion de mort, on voit bien que l'argument d'un Freud assassin de Moïse et des juifs ne tient pas un instant.

LE BOURREAU ET LA VICTIME

Refusant le principe fondateur de l'histoire des sciences, selon lequel les phénomènes pathologiques sont toujours des variations quantitatives des phénomènes normaux, M. Onfray essentialise l'opposition entre la norme et la pathologie pour soutenir que Freud n'est pas capable de distinguer le malade de l'homme sain, le pédophile du bon père et surtout le bourreau de la victime. Et du coup, à propos de l'extermination des quatre

soeurs de Freud, il en conclut qu'à l'aune de la théorie psychanalytique, il est impossible "de saisir intellectuellement ce qui psychiquement distingue Adolfine, morte de faim à Theresienstadt, de ses trois autres soeurs disparues dans les fours crématoires en 1942 à Auschwitz et [Rudolf Höss](#) (le commandant du camp d'extermination), puisque rien ne les distingue psychiquement sinon quelques degrés à peine visibles". Au passage, M. Onfray se trompe de camp : Rosa fut exterminée à Treblinka, Mitzi et Paula à [Maly Trostinec](#). Et si la "solution finale" a bien saisi la famille Freud, ce n'est pas dans un tel face-à-face inventé de toutes pièces.

Bien qu'il se réclame de la tradition freudo-marxiste, Michel Onfray se livre en réalité à une réhabilitation des thèses paganistes de l'extrême droite française. Telle est la surprise de ce livre. Ainsi fait-il l'éloge de *La Scolastique freudienne* (Fayard, 1972), ouvrage de [Pierre Debray-Ritzen](#), pédiatre et membre de la [Nouvelle Droite](#), qui n'a jamais cessé de fustiger le divorce, l'avortement et le judéo-christianisme. Mais il vante aussi les mérites d'un autre ouvrage, issu de la même tradition (Jacques Bénesteau, *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*, Mardaga, 2002), préfacé par un proche du Front national, soutenu par le Club de l'Horloge : "Bénesteau, écrit-il, critique l'usage que Freud fait de l'antisémitisme pour expliquer sa mise à l'écart par ses pairs, son absence de reconnaissance par l'université, la lenteur de son succès. En fait de démonstration, il explique qu'à Vienne à cette époque nombre de juifs occupent des postes importants dans la justice et la politique." Au terme de son réquisitoire, M. Onfray en vient à souscrire à la thèse selon laquelle il n'existait pas de persécutions antisémites à Vienne puisque les juifs étaient nombreux à des postes importants.

On est loin ici d'un simple débat opposant les partisans et les adeptes de la psychanalyse, et l'on est en droit de se demander si les motivations marchandes ne sont pas désormais d'un tel poids éditorial qu'elles finissent par abolir tout jugement critique. La question mérite d'être posée.